

## FETE DU ROI – 15 NOVEMBRE 2007

Madame,  
Altesses royales,  
Monsieur le Cardinal,  
Monsieur le Nonce Apostolique,  
Monsieur le Président de la Chambre des Représentants,  
Monsieur le Président du Sénat,  
Monsieur le Premier Ministre,  
Mesdames et Messieurs en vos fonctions et qualités,  
Chers Collègues,  
Mesdames, Messieurs,

C'est un peu irréel de me trouver parmi vous aujourd'hui alors qu'il y a deux jours encore, j'étais à Kinshasa. J'y travaille depuis un an pour la Coopération Technique Belge. Apparemment je dois vous parler de moi. C'est un peu gênant mais voilà...

J'ai découvert l'Afrique à l'âge de 18 ans, au Burkina Faso. Quelqu'un m'avait dit : « Tu mets un orteil sur ce continent, tu en tombes amoureux. » Je ne sais plus s'il a suffi d'un orteil... Mais toujours est-il que j'ai tout fait pour y revenir.

En choisissant d'étudier les sciences économiques, j'espérais comprendre les inégalités planétaires. Je voulais comprendre pour mieux agir. Je pensais qu'une fois les rouages internationaux décodés, je trouverais bien un moyen de me rendre utile. Cinq ans plus tard, mon diplôme en poche, pas mal d'illusions avaient disparu, mais la volonté de travailler dans le « Développement » était toujours bien là.

En fait, il me semble que je cherchais deux choses. D'une part, j'étais séduit par le caractère solidaire de la coopération. Cela correspondait à mes valeurs. D'autre part, je souhaitais vivre une expérience fondatrice susceptible d'orienter mes choix à venir. Je voulais partir pour prendre du recul et porter un autre regard sur la société qui m'entoure. **Toen ik 16 was, ben ik op internaat gegaan in Vlaanderen om mijn humaniora af te maken. Dat heeft mijn beeld over Wallonië genuanceerd. Opnieuw wou ik weggaan om beter terug te komen.**

J'ai donc cherché du travail auprès des ONG, mais j'ai vite réalisé que mes diplômes seuls ne pesaient pas bien lourd. Deux doctorats, le portugais, l'arabe, et le swahili... c'est généralement un minimum pour postuler dans la coopération.

Alors, pour faire mes premières armes, j'ai commencé par... la Wallonie. J'y ai rejoint l'équipe des Professeurs Deschamps et Mignolet que beaucoup d'entre vous connaissent bien. J'ai travaillé deux ans pour les sherpas. Puis la CTB a ouvert le Service Volontaire. Comme beaucoup d'autres, j'ai sauté sur cette occasion unique.

Par bonheur, j'ai été retenu... mais pour Kinshasa. Je dois en effet admettre que je n'ai pas bondi de joie à l'annonce de mon affectation. L'instabilité liée aux élections ne me rassurait pas vraiment. Et les affrontements du mois de mars ne m'ont pas donné tort. Ces trois jours, caché sous une table, m'ont beaucoup marqué. A présent, la situation

est plus calme. Kinshasa bouillonne mais sans exploser. Je peux me concentrer plus sereinement sur mon travail.

Mon travail, justement, c'est au PAIDECO, un vaste Programme de Développement Communautaire de la coopération belge au Congo. Parmi les différents objectifs du projet, je suis en charge du développement économique local. Actuellement, nous avons lancé quatre grands chantiers. Mais il en est un qui me tient tout particulièrement à cœur et dont je voudrais vous parler.

Kinshasa est une ville de 8 millions d'habitants qui produit une quantité phénoménale d'immondices. Pourtant il n'existe aucune structure de collecte ou de stockage de ces déchets. Les sachets plastiques sont particulièrement problématiques. Ils jonchent les rues, bouchent les égouts et finissent par créer des inondations.

Par ailleurs, la zone d'intervention du projet est une véritable « cité dortoir ». La plupart des habitants ont bien du mal à y trouver de quoi nourrir leur famille. Ils sont pour cela obligés de parcourir de très grandes distances.

Face à ce double problème de pollution et de pauvreté, nous pensons pouvoir faire d'une pierre deux coups.

En partenariat avec l'ONG Ingénieurs Sans Frontières, nous allons ouvrir trois ateliers de recyclage. Nous voulons valoriser les vieux sachets Kinois pour offrir une nouvelle source de revenu aux habitants.

Le principe est simple : les gens ramassent les plastiques et les revendent à l'un de ces ateliers de recyclage. Les sachets sont alors agglomérés en petites boulettes... comme celles-ci... qui sont ensuite revendues comme matière première à l'industrie plastique.

Vue d'ici cette transformation peut paraître évidente. Pourtant, je vous assure que c'est une petite révolution à Kinshasa. A terme, 20 tonnes de sachets seront retirées des rues chaque mois. Et un millier de personnes devraient y trouver un revenu.

De tels défis me rendent très heureux de travailler au Congo. C'est une chance. C'est un enrichissement quotidien. C'est l'expérience fondatrice que j'attendais. Mais cette expérience, j'ai aussi souhaité la partager. Car j'ai le sentiment d'être témoin d'une réalité à faire connaître.

Depuis que je vis en Afrique, je réalise combien les informations qui remontent vers le Nord sont biaisées. Avant mon départ, j'avais bien du mal à me représenter ce qui m'attendait. Le climat, les transports, les moyens de communications... comment savoir? En dehors des conflits et du Paris-Dakar, nous ne savons rien des Africains et de leur quotidien. Alors, pour apporter ma petite pierre, j'ai décidé de partager mes découvertes sur internet. A en croire les réactions, il y a là un chantier à poursuivre.

Alexia a déjà remercié Monsieur De Decker pour son initiative. A mon tour, je voudrais saluer le travail de la CTB et au nom de tous les volontaires, remercier les assistants techniques qui au quotidien nous encadrent sur le terrain.

Je ne serai pas plus long. Comme on dit au Congo : « j'ai dit... et je vous remercie ».